

# UN PARCOURS DE COLLECTIONNEUR

par

*Jean BONNA*

Séance du 5 novembre 2014

Je montre souvent mes collections parce que j'aime partager. J'y reviendrai. Quand je montre mes collections, on me demande presque toujours comment on devient collectionneur. C'est une question pour laquelle il n'y a pas de réponse. On ne devient pas collectionneur, on l'est. Il me semble que je l'ai toujours été. C'est une maladie incurable. Quand on est collectionneur, on le reste toute sa vie.

Heureusement, cette maladie n'est pas héréditaire. Mes parents n'étaient pas collectionneurs. Aucun de mes quatre enfants n'est intéressé par mes collections, à part l'aîné de mes fils qui s'intéresse à une partie seulement de ma collection.

Mes parents n'étaient pas collectionneurs, mais ils m'ont fait beaucoup voyager. J'ai soixante-neuf ans. Je suis né quelques jours après la bombe atomique. Avant l'âge de dix ans, j'ai visité surtout la France et l'Italie. Les choses étaient compliquées. On n'allait pas à Paris en quarante-cinq minutes ou à Rome en une heure et demie. Mais, une fois que l'on y était, les musées y étaient quasiment vides. C'était merveilleux. On visitait le Louvre, qui était déjà le plus grand et le plus prestigieux musée du monde, sans personne. Les Offices étaient déserts. Je me souviens de ma première visite à la chapelle Sixtine à l'âge de huit ans environ. Cela a été ma première grande émotion artistique. Il n'y avait personne.

Aujourd'hui, à la chapelle Sixtine, on vous pousse et vous avez le droit d'y rester deux à trois minutes, à moins d'avoir la chance, comme ce fut mon cas il y a sept ou huit ans, de faire une visite privée pendant laquelle il n'y avait personne. C'est vraiment devenu très rare.

Collectionner nécessite une grande culture. Cela nécessite aussi du temps. Ma carrière m'a permis d'avoir ce temps. J'ai en effet beaucoup voyagé. J'ai passé beaucoup de temps dans les avions et les trains. J'ai passé tous ces moments libres à lire et à lire de tout. Je lis énormément. Je lis environ cent livres par an, en plus des catalogues. Certains sont lus en une nuit, d'autres en une semaine. Je lis de tout. Je lis des romans policiers, des livres d'histoire, etc.

Et j'ai beaucoup lu de littérature et ce, très tôt. C'est ainsi que m'est venu le goût du papier. J'ai acheté mon premier livre à l'âge de neuf ans et demi. À l'époque, à Genève, il y avait encore quelques libraires d'anciens. Ils ont malheureusement tendance à disparaître. Il y avait Nicolas

Rauch. Il y avait une très grande collectionneuse, M<sup>me</sup> Edmée Maus, dont tous les bibliophiles se flattent de posséder au moins un exemplaire dans leur bibliothèque.

Et il y avait un libraire davantage à ma portée à l'époque. J'avais entre dix et douze ans. Il s'appelait Henri Sack. Il avait une librairie extraordinaire où j'ai acheté mon premier livre. Il avait dû me faire crédit à l'époque. Ce livre m'avait alors coûté 23 francs suisses. Il s'agit d'un Rabelais de 1820, publié chez Desoer. Il ne vaut probablement pas davantage que 23 francs suisses aujourd'hui. Cela montre que ce n'était pas un très bon placement, puisque j'ai acheté ce livre il y a exactement soixante ans. Je l'ai toujours gardé.

C'est de là que me vient, me semble-t-il, ce goût du papier. Ce libraire me laissait fouiller dans ses rayons. Tout était accessible. Je lui ai acheté de nombreux livres. J'en ai remplacé certains par la suite.

Quand j'avais parcouru tous ses rayons, il me confiait la clé de son entrepôt. C'était merveilleux. L'entrepôt se trouvait à environ trois cents mètres. Il me laissait fouiller autant que je le voulais. C'est ainsi que, dans la poussière, j'ai découvert un certain nombre de choses et le goût du papier. Et tout ce que je collectionne, tout ce dont je vais vous parler, c'est du papier.

J'ai commencé par collectionner des livres. Je collectionne aussi des autographes qui sont uniquement liés aux livres. Je ne collectionne pas les autographes pour l'autographe lui-même mais dans le rapport qu'il entretient avec le livre.

Pendant un certain temps, j'ai collectionné des gravures. J'en ai encore quelques très belles. Il m'arrive encore d'en acheter quelques-unes. Très vite, j'ai trouvé que la gravure était un médium compliqué : entre un très beau tirage et un mauvais tirage, les prix peuvent varier de un à mille. Pour déterminer ce qu'est un très beau tirage, il faut vraiment être un très grand expert. On rencontre difficilement de tels experts en dehors des chefs de département d'arts graphiques des grands musées du monde.

Presque tous les collectionneurs que je connais le sont devenus très tôt. Ils ont souvent collectionné autre chose auparavant. Il se trouve que j'ai commencé par collectionner des livres très tôt parce que je lisais énormément. Je lisais sous les draps, avec une lampe de poche. Mes lectures n'étaient pas essentielles, mais il y avait notamment *les Trois Mousquetaires*, *Guerre et Paix*. Je connais très peu de collectionneurs chez qui la passion de la collection s'est révélée tardivement. Les gens qui ont commencé à collectionner des billes y ont vite renoncé. Certains sont passés à autre chose. En général, la passion ne s'éveille pas tardivement. Elle est là. C'est pour cette raison que je vous ai dit qu'il s'agissait d'une maladie incurable. Il est difficile de dire pourquoi on collectionne.

Parfois, la collection change. Auparavant, on commençait souvent par les timbres. C'est un peu passé de mode. Rue Drouot, il y a encore de nombreux marchands de timbres. Mais ce n'est plus tout à fait ce que cela a été il y a quelques décennies, même si le timbre rouge de Grenade de un cent s'est vendu 9,2 millions de dollars il y a trois mois.

Tous les collectionneurs que je connais font leur collection au détriment d'autres choses. Ce sont des gens en général très peu sportifs parce que le sport prend du temps. Il faut évidemment

Jean Bonna, *Un parcours de collectionneur*

du temps pour constituer une collection. Ce sont des gens qui ne regardent jamais la télévision. Je vous rappelle qu'en France, la durée moyenne passée devant la télévision est de quatre heures et demie par jour et par personne. Certes, je suis sûr qu'il y a de très bonnes émissions, mais on ne peut pas tout faire. Il faut trouver du temps.

Pour répondre à une question que l'on me pose souvent, une vraie collection n'est jamais un placement. On peut gagner de l'argent en collectionnant des choses. On peut acheter au bon moment. Quand on achète ce que l'on aime, on achète parfois au bon moment.

Mais il y a aussi des modes. Par exemple, les grands livres illustrés du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient une plus grande valeur il y a vingt ans qu'aujourd'hui. Les meubles du XVIII<sup>e</sup> siècle – ce n'est pas un domaine qui m'intéresse – ne valent aujourd'hui quasiment plus rien, à part des pièces exceptionnelles dignes d'entrer à Versailles ou au Louvre.

Les collectionneurs sont très divers. Je vais vous parler de ma collection de livres de littérature française. C'est ma collection. Mais on peut tout collectionner. Je suis président de l'Association internationale de bibliophilie. L'association regroupe quatre cent cinquante membres. Parmi ceux-ci, certains collectionnent des livres de médecine, de voyages, d'astronomie. Il y a même des choses bien plus compliquées. Je connais quelqu'un qui collectionne les livres d'halieutique – c'est-à-dire l'art de pêcher à la mouche. Les collections sont donc très diverses.

Mais presque toute collection nécessite de la curiosité intellectuelle et la passion de la lecture. C'est vrai. On n'arrive pas à constituer une collection sans cette curiosité intellectuelle.

Je vous ai déjà dit que la collection était exclusive d'autres activités. Comme ils lisent beaucoup et qu'ils rencontrent énormément de gens, les collectionneurs sont en général cultivés. Presque toujours. Pas toujours. Mais cela ne veut pas dire que tous les gens cultivés sont collectionneurs. Au contraire. Les gens les plus cultivés que je connais ne sont pas collectionneurs du tout. On peut être très cultivé sans avoir cette maladie. Mais, si on collectionne, en général, on devient cultivé parce qu'on est quand même en prise constante avec la culture, surtout quand on a fait des études classiques grecques et latines, comme ce fut mon cas. Aujourd'hui, malheureusement, ces études tendent à disparaître. Je prétends que le latin m'a été probablement plus utile dans ma carrière de banquier que beaucoup de leçons d'économie qui se sont révélées totalement fausses. L'étude de la philosophie aussi tend à disparaître. Ou elle est aujourd'hui représentée par ce qu'il y a de pire du politiquement correct.

J'ai découvert la France très tôt. À l'époque, je venais avec mes parents en voiture. On ne faisait pas ce voyage en une étape. Il n'y avait pas d'autoroutes. Nous nous arrêtions à Avallon, à Sens, à Beaune. J'ai découvert très vite l'art roman en Bourgogne. J'ai découvert Paris, le Louvre, les châteaux de la Loire. Au début, il y avait un accent porté sur la Renaissance qui m'a toujours fasciné. La culture gréco-latine avait subi une très longue éclipse pendant le Moyen Âge et est revenue avec la Renaissance.

Venons-en à ma collection. Je vous ai dit que Rabelais a été le premier livre que j'ai acheté et que presque tout ce que je collectionne est du papier. J'ai bien quelques bronzes et quelques

tableaux, mais il s'agit d'objets décoratifs. Il ne s'agit pas de mauvaises choses, mais c'est le papier qui m'intéresse vraiment.

Très vite, chez moi, s'est formée l'idée de constituer une bibliothèque de littérature française. J'ai vraiment commencé très tôt une bibliothèque de littérature française exhaustive. C'est ce qui fait la grande différence avec ma collection de dessins. Ma bibliothèque de littérature française regroupe tout ce qui, selon moi – c'est très subjectif –, est passé à la postérité dans la littérature française depuis que l'imprimerie existe.

Comme presque toujours, j'ai commencé par le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est le siècle le plus proche de nous. C'est aussi le siècle que l'on étudiait le plus à l'école. J'ai commencé à chercher des livres du XIX<sup>e</sup> siècle. Ma grande passion, c'était Balzac. J'en ai trouvé à Genève. Mais j'en ai aussi trouvé à Paris, sur les quais. À l'époque, on trouvait des livres sur les quais. C'est aujourd'hui devenu très difficile, même s'il arrive de temps en temps que l'on y trouve un livre intéressant, rare ou introuvable.

J'ai encore dans ma bibliothèque un livre de Louis Lanoizelée, président de la Corporation des bouquinistes des quais de Paris. J'ignore si cette corporation existe encore. Il avait écrit ses souvenirs. Il m'a dédié son livre le 19 mars 1957. J'avais onze ans et demi. Sa dédicace montre que j'avais déjà dû lui acheter un certain nombre de livres puisqu'il souhaitait que je devienne un bon collectionneur. Cela prouve que la maladie était déjà bien installée.

J'ai trouvé ensuite d'autres libraires. L'un des premiers que j'ai trouvé s'appelait Faure. Il était associé avec Coulet, le père d'un libraire actuel. Faure occupait à l'époque la boutique qui est aujourd'hui celle de Rodolphe Chamonal, 5, rue Drouot. J'ai retrouvé des lettres que j'écrivais à Faure alors que j'avais douze ou quatorze ans. J'ai beaucoup cherché à ce moment-là. Je me souviens avoir été terriblement impressionné et être tombé amoureux de Laurence de Cinq-Cygne, l'héroïne d'*Une ténébreuse affaire* de Balzac. Je suis en train de lire un livre passionnant, le dernier livre d'Emmanuel de Waresquiel sur Fouché, paru il y a un mois. Il rappelle que le policier d'*Une ténébreuse affaire* est Fouché. J'étais fasciné par cette histoire. J'ai absolument voulu avoir l'édition originale de ce livre. J'ai fini par la trouver, après avoir cherché très longtemps, chez un libraire qui a disparu depuis bien longtemps, Répelin, aux alentours de la rue de Tournon. Je me suis rendu compte vingt-cinq ans plus tard qu'il y avait des faux titres à la date de 1843. Ce sont des titres de relais. Le bon faux titre doit être à la date de 1842. J'ai fini par remplacer ce volume. Mais j'étais alors très fier d'avoir trouvé cette édition.

C'est pour cette raison que j'ai toujours privilégié le contact et que j'ai peu acheté en vente, à la différence de nombreux collectionneurs.

Je ne citerai qu'un seul collectionneur, Jacques Guérin. Il a probablement été le plus grand collectionneur de littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Il a eu la gentillesse de me prendre en amitié pendant les dernières années de sa vie. Il habitait Luzarches où il m'a très souvent reçu. Je me souviens de samedis extraordinaires passés avec lui. Nous regardions les plus beaux exemplaires de sa bibliothèque. Il a vendu une partie de ses livres. Il en reste. Son héritier en a certainement une bonne centaine. Les plus beaux sont passés en vente. Chaque fois que j'en vois passer un en

Jean Bonna, *Un parcours de collectionneur*

vente, j'essaie de l'acheter. J'ai encore réussi à en acheter un hier. Ces samedis chez Jacques Guérin – que je volais un peu à mes enfants qui étaient à Paris à l'époque – ont été très importants pour moi.

Contrairement à la collection de dessins, j'ai toujours tenté d'améliorer la collection de livres. En effet, un livre n'est pas un objet unique. Il y a des livres très rares, devenus uniques. Mais il y a presque toujours plusieurs exemplaires d'un livre. On peut souvent trouver un meilleur exemplaire que celui déjà possédé. Parfois, on en garde un, deux ou trois. Mais quand on trouve un meilleur exemplaire, on se débarrasse de l'autre. Parfois, on en garde trois. Par exemple, il faut avoir les trois éditions des *Fleurs du mal* pour que ce soit complet. Il y a l'édition originale de 1857. Dans la deuxième édition, il y a six poèmes en moins – ceux qui ont été condamnés – et trente-cinq supplémentaires. Dans la troisième, il y a encore vingt-cinq poèmes supplémentaires. Pour avoir complètement *les Fleurs du mal*, il faut donc les trois éditions.

Ma bibliothèque a une ligne. Elle essaie de regrouper tous les auteurs depuis *le Roman de Mélusine*. J'ai poursuivi ce livre pendant dix ans. C'est un exemplaire unique. C'est le premier livre littéraire en français. Bizarrement, il n'a pas été imprimé en France, mais à Genève par un imprimeur – à l'époque, on était imprimeur-libraire – appelé Steinchaber. Il venait de Schweinfurt. Il avait dû être un apprenti de Gutenberg. Il est passé par Bâle pour venir à Genève. Il a imprimé *le Roman de Mélusine* dont la première édition date de 1478. C'est considéré comme le premier texte littéraire français imprimé. Je n'ai malheureusement pas la première édition. Le seul exemplaire complet de la première édition se trouve à Wolfenbüttel. Même la Bibliothèque nationale ne possède qu'un exemplaire auquel il manque un tiers du texte. La bibliothèque de Genève, où il a pourtant été imprimé, ne possède qu'un exemplaire auquel il manque la moitié. Même s'il y manque la moitié, il est de toute façon introuvable. J'ai réussi à acheter le seul exemplaire connu de la troisième édition. Je savais qu'il se trouvait chez un libraire à Saint-Gall. Cette édition a été imprimée à Lyon.

Il s'agit du premier livre de ma bibliothèque qui s'arrête avec Proust et



Jean d'Arras, *la Mélusine* (vers 1485-1486)



François Villon,  
le Grant Testament  
(vers 1495-1498)

Apollinaire. Après eux, je n'ai plus acheté que ce que j'aimais. J'estime que l'histoire n'a pas encore fait son œuvre sur cette période. Certains écrivains considérés comme de très grands écrivains aujourd'hui ne le seront peut-être plus dans quelques décennies. D'autres émergeront peut-être. J'ai acheté ce que j'aimais. Je possède ainsi toute l'œuvre de Camus, de Céline, de Cendrars. Mais je n'ai pas une collection exhaustive du XX<sup>e</sup> siècle. Ma collection s'arrête à Guillaume Apollinaire que j'estime être le dernier des très grands poètes, peut-être l'un des plus grands de la langue française.

Ensuite, j'ai eu une chance inouïe. Il y a un peu plus de vingt-deux ans, j'ai trouvé le seul exemplaire, me semble-t-il, qui reste du *Grand Testament* de François Villon qui ne soit pas dans une collection publique. On connaît six éditions incunables de Villon. De ces six éditions, on connaît en tout douze exemplaires, soit une moyenne de deux exemplaires par édition. La Bibliothèque nationale, qui possède les deux exemplaires de l'édition de 1489 chez Pierre Levet et un autre exemplaire d'une autre édition dont je ne me souviens plus, m'a donné l'autorisation d'exporter celui-ci. Je pensais que cela me serait refusé. C'était il y a vingt-deux ans et demi. J'en suis très fier. Je le montre souvent. Les « pendus » ne sont pas aussi jolis que ceux de l'édition de Pierre Levet qui se trouvent en couverture du dernier livre de La Pléiade qui vient de paraître sur Villon.

Il y a une question que l'on me pose souvent : « Vous aimez la littérature française, les textes. Vous voulez avoir une bibliothèque qui reflète ce qui, pour vous, est la littérature française. » Ma réponse est oui. Et on me demande alors tout de suite : « Pourquoi ne pas acheter ces textes en livre de poche ? » Tout est publié en livre de poche. Même la *Mélu­sine* existe en livre de poche. Il s'agit du n° 4566 des « Lettres gothiques ». Je l'ai d'ailleurs.

La réponse à cette question n'est pas si simple. Mais il y en a une. Il s'agit de posséder la première édition, sortie des presses au temps de l'auteur. Pour Villon et Jean d'Arras, ils étaient déjà morts. Mais, en général, les premiers livres sont sortis du vivant de l'auteur. Certes, ce n'est pas le cas de l'édition *princeps* d'Homère. (Quand la première édition est

publiée après la mort de l'auteur, on ne parle pas d'édition originale, mais d'édition *princeps*.) L'édition *princeps* d'Homère est l'édition de Florence de 1488 qui regroupe l'*Illiade* et l'*Odyssée*. C'est un livre très rare, que je possède bien qu'il ne s'agisse pas d'un livre français. Il s'agit évidemment d'un livre fondateur pour toute la littérature mondiale. J'ai un certain nombre de livres qui ne sont pas des livres français mais qui ont eu une profonde influence sur la littérature française.

Quelle est la raison pour laquelle j'aime les livres dans leur édition originale ? Il y a d'abord la simultanéité avec la vie de l'auteur.

Il y a aussi ce que l'on appelle la « condition ». Le premier élément de la condition, c'est la reliure. J'aime beaucoup les reliures d'époque. J'ai toujours essayé de trouver mes livres en reliure d'époque. C'est vrai que pour le XVI<sup>e</sup> siècle et les incunables, c'est très difficile. Les grands amateurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont en général fait relier les livres qui étaient en très mauvaise condition. Trouver un livre du XV<sup>e</sup> siècle en reliure d'époque est quasiment impossible. Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, c'est très difficile. Mais on en trouve parfois en reliure des XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècles. La plupart du temps, il s'agit de reliures du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut s'en contenter.

Je n'ai pas beaucoup de goût pour les livres brochés. Mais quand un livre broché est très rare, je le laisse broché. Je vais vous donner un exemple. J'ai trois exemplaires des *Liaisons dangereuses*. C'est peut-être le livre du XVIII<sup>e</sup> siècle que je préfère. Un des exemplaires est broché en quatre volumes. Il n'a probablement jamais été lu. Il vient d'une bibliothèque genevoise. Il a dû être mis dans une armoire, pendant six ou sept générations, comme livre scandaleux dans une ville calviniste.

Autre chose me plaît énormément dans un livre, c'est sa provenance, c'est-à-dire la personne à qui il a appartenu avant de m'appartenir. Par exemple, je possède l'exemplaire de *Servitude et grandeur militaires* relié par Spachmann (le relieur de Balzac) qu'Alfred de Vigny a offert à Marie Dorval, sa maîtresse.

Je possède aussi un exemplaire de Descartes annoté par Bossuet. Pour un collectionneur, c'est extraordinaire.

J'ai l'exemplaire des *Démonstrations mathématiques* signé par Galilée – ce n'est certes pas un livre français, mais il est tellement beau que je l'ai toujours gardé. C'est l'exemplaire de dédicace au comte de Noailles, ambassadeur de France auprès du pape et protecteur de Galilée.

J'ai un livre tout à fait extraordinaire. Il s'agit probablement de l'un des très beaux exemplaires du *Songe de Poliphile*, le plus bel illustré italien, incunable, publié à Venise chez Alde Manuce en 1499. On s'est toujours demandé ce qu'il en était de cet exemplaire. On a pensé qu'une si belle reliure ne pouvait être que pour Grolier ou Mahieu. Cette reliure est une fanfare ouverte. Il est poudré d'or. Il est extraordinaire. Ce livre a longtemps appartenu à Esmerian et à bien d'autres avant lui. Il a un pedigree remarquable. Quelqu'un qui me fait l'amitié d'être présent dans cette salle ce soir a déterminé il y a quelque temps que cet exemplaire a appartenu à un conseiller de Charles IX ou d'Henri III, Claude de L'Aubépine, mort très jeune, qui avait une très belle

bibliothèque. L'exemplaire porte une cote qui prouve cette provenance. C'est un exemplaire exceptionnel.

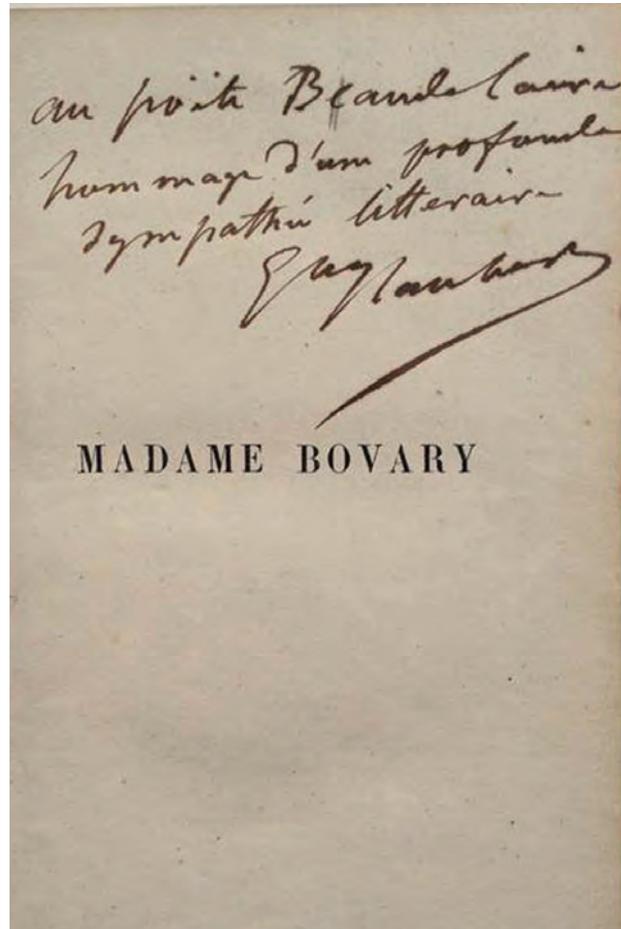
J'ai aussi un exemplaire des *Proportions* de Dürer qui a appartenu à Grapheus.

Je pourrais continuer avec un exemplaire extraordinaire que je possède du *Lys dans la vallée*. C'est le roman le plus émouvant de Balzac. Vous savez que *le Lys dans la vallée* est dédié au docteur Nacquart, médecin de famille de Balzac. Tous les exemplaires portent cette dédicace à Nacquart. J'ai l'exemplaire qui, en plus, porte un envoi d'une étonnante simplicité : « Voilà, cher docteur, Honoré. » On ne peut pas avoir un exemplaire plus émouvant que celui-là.

Il y a aussi les variantes. Je pourrais vous en citer de nombreuses. Je n'en citerai qu'une. Il s'agit d'un des poèmes de *Romances sans paroles*. Je possède un très bel exemplaire. Vous savez qu'au moment de la publication de *Romances sans paroles*, Verlaine est en prison parce qu'il a tiré sur Rimbaud. Il envoie à un de ses amis, qui s'appelle Lhermitte, le manuscrit de *Romances sans paroles*. Ce Lhermitte habite à Sens. C'est pour cette raison que les *Romances sans paroles* sont publiées à Sens et non à Paris, à l'Agence typographique de Sens. L'exemplaire comporte le manuscrit intercalé avec l'édition originale. Dans ce qui est probablement le plus beau poème de *Romances sans paroles*, « Green », il y a une variante. C'est vraiment l'édition originale. La troisième strophe commence par « Entre vos jeunes seins laissez rouler ma tête ». Dans les tirages subséquents, ce qui se vérifie dans l'exemplaire de la British Library, Verlaine a corrigé : « Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête ». Avoir la première variante est tout à fait extraordinaire. On voit que le politiquement correct ne date pas d'aujourd'hui.

Et il y a une chose qui est difficile à dire, mais qui est présente chez tous les collectionneurs. On n'est pas collectionneur si on n'aime pas posséder. La possession est absolument essentielle. Pouvoir rentrer chez soi, ouvrir ce livre, le voir, le prendre dans les mains, c'est absolument essentiel pour nous.

On me dit souvent que je connais tous les conservateurs du monde, ou presque tous ceux qui comptent et que je peux aller dans la réserve de la Bibliothèque nationale, à la British Library, à



Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.  
Envoi autographe à Charles Baudelaire

Jean Bonna, *Un parcours de collectionneur*

la Bibliothèque du Congrès. En plus, je suis président de l'Association internationale de bibliophilie. Je pourrais demander à voir ce que je veux. Dans ce cas, pourquoi avoir ces livres chez moi ? Eh bien, oui, j'ai besoin de les avoir chez moi. Aller voir un exemplaire à la réserve et l'avoir dans sa bibliothèque, ce n'est pas la même chose. C'est difficile à expliquer, mais c'est une des caractéristiques du collectionneur.

Il en est de même pour les dessins. Je suis *Trustee* du Metropolitan Museum, membre du conseil des Amis du Louvre. Je pourrais aller voir n'importe quel dessin. On me demande pourquoi j'ai besoin de posséder ces quatre cent cinquante dessins. L'explication en est exactement la même ! Quand on n'est qu'un érudit, cela suffit d'aller dans une bibliothèque ou un cabinet de dessins. Mais quand on est un bibliophile et un collectionneur, cela ne suffit pas. Il faut avoir ce rapport physique avec l'objet. Il y a un joli exemple. Un grand bibliophile, le duc de Praslin, devenu aveugle à la fin de sa vie, demandait à son bibliothécaire : « Donnez-moi mes livres que je les touche. » Un livre que l'on aime devient un objet.

J'aimerais conclure sur les livres. Évidemment, quand on a une bibliothèque et une collection de cette ampleur, on ne peut pas faire cela tout seul. J'ai deux collaboratrices. L'une s'occupe de mes dessins. L'autre s'occupe de mes livres. Je publie des catalogues.

Un livre a aussi été publié chez Gallimard il y a cinq ou six ans. Il a été élaboré par un de mes amis, Édouard Graham, qui avait été très séduit par la bibliothèque, notamment la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle qui contient de très nombreux livres avec des envois significatifs. En couverture, il y a l'envoi que Jarry, sur *Ubu roi*, adresse à Catulle Mendès qu'il avait oublié dans son premier envoi. Catulle Mendès était furieux. Jarry dessine monsieur Ubu sur la reliure et écrit : « Monsieur Ubu offre son portrait en grande vénération à Catulle Mendès, A. Jarry ». Cet envoi est très émouvant. L'ouvrage, sur lequel se trouve reproduit l'envoi d'Alfred Jarry, regroupe cent sept envois très significatifs de grands écrivains à d'autres grands écrivains de la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle.

J'établis aussi des catalogues exhaustifs de toute la bibliothèque. Le volume sur le XVIII<sup>e</sup> siècle est paru en 2007 ; celui sur le XVII<sup>e</sup> siècle en 2010 ; celui sur le XVI<sup>e</sup> siècle sortira probablement l'année prochaine. Il y a peu d'incunables. Le catalogue en sera fait plus rapidement, même s'il est plus compliqué. Il y aura ensuite un catalogue sur le XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le XX<sup>e</sup> siècle, je ne sais pas ce que je ferai. Ces livres seront un jour vendus, il faut qu'il en reste une trace.

Je n'aurais jamais pu constituer cette collection si les bibliophiles des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles n'avaient pas vendu leurs livres comme ils l'ont fait. Beaucoup de ces livres se trouvent maintenant dans ma bibliothèque. Ils ont presque tous une provenance. Il en est de même pour les dessins.



Pour ne pas excéder mon temps de parole, je ne vous parle pas des gravures et passe à ma collection de dessins. Elle est évidemment complètement différente de ma collection de livres. En effet, elle a une ligne, mais pas de thème et ne vise pas à l'exhaustivité, ce serait d'ailleurs impossible. Même le Cabinet des dessins du Louvre qui est, me semble-t-il, la plus grande collection de dessins au monde, n'a pas tout.

Je n'ai acheté que ce que j'ai trouvé sans jamais chercher. Et je n'ai acheté que ce qui me plaisait, en fait. Je croyais donc que cette collection n'avait pas de ligne. Petit à petit, les choses viennent à vous quand vous commencez à être connu, quand vous avez aidé ou soutenu des marchands ou des conservateurs. J'ai fini par réussir à rassembler quatre cent cinquante feuilles de dessins, de toutes écoles. Cela commence avec un dessin de 1370 et cela se termine avec des dessins de Balthus. Je n'ai jamais acheté un dessin pour un nom, même si ma collection contient de nombreux noms. Bien sûr, on n'est pas un génie pour rien. Raphaël fait de très beaux dessins, et c'est aussi un très grand nom. Mais je n'ai pas de dessins de Léonard parce que tous les dessins de Léonard qui passent en vente depuis vingt-cinq ans sont de toutes petites choses qui n'ont pas d'intérêt et qui atteignent des prix exorbitants. Je n'ai pas de dessins de Michel-Ange. Pour le seul que j'ai eu envie d'acheter, il y avait un terrible conflit d'intérêts car c'était celui de la Fondation Bodmer dont j'étais à l'époque président. Je n'ai pas de dessins de Rubens. En effet, bien qu'il y ait des œuvres de Rubens admirables à l'Albertina, tous ceux que j'ai vus passer en vente depuis que je collectionne les dessins ne sont pas très beaux. Je n'ai pas de dessins de van Dyck non plus.

Je n'achète jamais un dessin d'une période que je n'aime pas. Par exemple, je n'ai rien venant d'Allemagne et d'Italie au XIX<sup>e</sup> siècle. J'ai très peu de dessins venant de la France du XVII<sup>e</sup> siècle. Je pensais ne jamais acheter un dessin de Carmontelle, jusqu'au jour où, à ma très grande surprise, j'en ai trouvé un très beau.

Contrairement aux livres, je n'achète que des dessins qui me plaisent. Je crois avoir cité Rousseau tout à l'heure de qui j'ai tout acheté, sauf *le Contrat social* ; bien que je ne sois pas un passionné de Rousseau, je reconnais que c'est un chaînon essentiel de la littérature française.

Je pensais donc que cette collection n'était qu'une accumulation de ce que j'aime. Quand, pour la première fois, je l'ai partiellement exposée à l'École nationale des beaux-arts en 2006, j'ai remarqué qu'elle avait une ligne. Je ne vois pas cela chez moi. En effet, même si la maison est grande, les quatre cent cinquante dessins sont aux murs et donc un peu serrés. Ils ne respirent pas comme dans une exposition. Quand j'ai vu ces dessins à l'École des beaux-arts et, surtout, ensuite, au Metropolitan où l'exposition était plus complète, j'ai réalisé que cette collection avait une ligne. Cette ligne était tout simplement mon goût.

Depuis cette exposition, j'ai caractérisé mon goût par la grâce et l'harmonie, ce qui explique que, dans cette collection, il y a une prédominance de figures féminines, comme dans un dessin de Vignali, artiste mineur mais très grand, habile et parfois génial maître de Carlo Dolci. J'ai l'un de ses dessins qui a appartenu à Gaburri. J'ai un très beau dessin de Goltzius qui a servi de couverture au supplément de Reznicek quand il a été découvert.

Jean Bonna, *Un parcours de collectionneur*

*Antoine Watteau, Trois études de têtes féminines*  
(Vers 1717, trois crayons)

J'ai un dessin de Watteau, pour revenir à la France, que l'on appelle « aux trois crayons ». Il s'agit de trois études de têtes féminines qui se retrouvent dans plusieurs de ces gravures et même dans quelques-uns de ses tableaux. La figure en haut à gauche est la tête de *Vénus désarmant l'amour*.



*Hans Hoffmann, Un marcassin  
(1578, aquarelle et gouache sur vélin)*

J'ai un dessin merveilleux de Boucher. Ce profil perdu donne un sens d'éternité absolument extraordinaire.

C'est ce dessin qui m'a fait dire quelque chose que je crois très juste sur ma collection et sur de nombreuses collections. Quand une collection a une ligne et un goût, il ne faut jamais que l'érudition prenne le pas sur l'émotion.

À côté de la figure féminine, il y a aussi de nombreux paysages dans ma collection. Par exemple, il y a un très beau paysage, longtemps attribué à Rubens. Il n'est probablement pas de Rubens. Il est marqué « P. P. Rubens », mais c'est une marque, ce n'est pas une signature. En 1609, Rubens se trouvait à Rome. Il ne pouvait donc pas dessiner des fermes autour d'Anvers. Ce n'est donc probablement pas lui qui l'a dessiné. Mais c'est très proche de lui. On connaît onze dessins dans cette série. Les dix autres se trouvent dans des musées. J'ai eu la chance de pouvoir acheter celui-là dans une grande collection américaine. Il m'est particulièrement cher.

J'ai aussi un bestiaire. J'ai un dessin de Hans Hoffmann, paraphé de ses initiales et daté de 1578. Le dessin est tout à fait extraordinaire en soi, mais aussi parce qu'Hoffmann, en général,

Jean Bonna, *Un parcours de collectionneur*

*Odilon Redon, la Barque  
(Vers 1900, pastel)*

est essentiellement un copiste de Dürer. Or ce dessin n'est pas une copie de Dürer, mais bien un dessin de Hoffmann. Ou, s'il s'agit d'une copie de Dürer, l'original est perdu. Nous ne connaissons rien de Dürer qui ressemble à ce dessin.

Et il y a aussi la part de mystère. Dans ce domaine, j'ai un grand pastel de Redon où la matière est tellement épaisse qu'il donne une émotion tout à fait extraordinaire. Il y a une part de mystère dans cette œuvre, comme souvent chez lui.

Comme dans toute collection, il y a des exceptions qui confirment la règle. L'exception la plus notable est le dessin de Raphaël. Ce n'est ni un paysage, ni un animal, ni une femme. Il s'agit d'un dessin extraordinaire, d'abord parce qu'il a cette réserve, cette partie non dessinée, blanche, qui donne toute la profondeur et le mouvement au dessin. C'est un dessin préparatoire

## COMMUNICATIONS 2013-2014

pour une des dix tapisseries de la chapelle Sixtine (*la Conversion de saint Paul*). C'est un dessin dont le carton est perdu. Vous savez que, sur les dix cartons de la chapelle Sixtine, sept ont été conservés et magnifiquement restaurés. Vous les avez certainement vus au Victoria and Albert Museum à Londres. Les dessins sont de Raphaël, mais les tapisseries ont été tissées en Flandres. Les cartons sont ensuite passés en Angleterre et y sont restés. Trois sont perdus, notamment celui de *la Conversion de saint Paul*. Il ne reste que ce dessin préparatoire de la tapisserie de la chapelle Sixtine. Il vient de l'une des plus grandes collections du monde, une collection héréditaire, celle du duc de Devonshire à Chatsworth.

J'ai aussi des pastels, notamment de Chardin de la fin de sa vie. L'un date de 1777. Il meurt en 1779. Il ne fait plus qu'un seul pastel en 1778, un autoportrait qui se trouve au Louvre. On me demande souvent ces pastels parce que le Louvre ne prête plus les siens. Il s'agit des deux seuls qui peuvent être prêtés.

J'ai aussi un pastel de Manet, particulièrement joli et transparent. Ce n'est pas vraiment un portrait. Il s'agit de M<sup>me</sup> Loubens, la fille d'une amie de Manet. C'est un pastel sur toile. Sur toile, le pastel accroche beaucoup plus que sur papier. Il en faut donc moins. C'est ce qui donne cette extraordinaire impression de transparence.

On dit que j'ai de nombreux dessins finis, mais pour confirmer la règle, j'ai aussi des esquisses. J'ai ainsi une page d'un carnet du Maroc de Delacroix. Delacroix attendait le duc de Mornay à Tanger. Il l'a attendu assez longtemps parce qu'il faisait mauvais temps. Il parcourait les rues de Tanger. Il dessinait des choses qu'il allait reprendre ensuite dans son atelier.

La collection de dessins est beaucoup plus publique que la collection de livres, c'est en effet plus facile à exposer. J'ai donné de nombreuses interviews (*Connaissance des arts, L'Objet d'art, Weltkunst, Apollo, etc.*).

Les quatre cent cinquante feuilles ne sont jamais toutes réunies. Il y en a toujours qui sont prêtées dans un musée ou un autre. Cela m'a permis de créer un formidable réseau de correspondants, dont beaucoup sont devenus des amis. C'est devenu une partie essentielle de mon activité. Cela provoque des échanges continuels. J'attache une grande importance à ces échanges.

Je conclus. La collection est une démarche de connaissance. On finit par apprendre énormément de choses en collectionnant. Je vous ai dit tout à l'heure que, dans une collection, l'érudition, absolument nécessaire, ne devrait jamais rien enlever à l'émotion. Je continue à le croire. C'est indispensable.

Je suis en train d'établir des catalogues. Deux ont déjà paru. Le dernier, sur les dessins des écoles du Nord, a paru l'année dernière. Celui sur les dessins des écoles italiennes a paru en 2010. Et celui sur les écoles françaises jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle va paraître l'année prochaine.

J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais il me semble que je parle déjà depuis trop longtemps. Je vous remercie de votre attention.

